

donne quelques unes des raisons qui nous ont engagé à vous conférer les titres de noblesse dont vous jouissez. Ceci, naturellement est seulement pour votre information particulière, vu qu'il n'est nullement besoin de faire connaître le dessous des cartes au public qui doit croire que votre mérite seul et les services que vous avez rendus à la patrie vous ont attiré ces récompenses. Quant à vous, baron, vous êtes, je suis sûr, trop éclairé pour ne pas voir que votre élévation n'est pas encore une récompense puisqu'on n'a pas coutume de couronner l'œuvre avant qu'elle soit achevée, et que si quelqu'un mérite une compensation en cette occasion-ci, vous m'en devez une belle puisque c'est moi qui vous ai placé dans la position que vous occupez et qui vous ai mis à même de faire si bien vos affaires et celles de vos amis. Quant au bien de l'état, on n'en parle plus ; mais si il me semble qu'après tout, le peuple ne mérite pas tout ce que nous faisons pour lui. Un bon ministre doit, je suis sûr penser à ses intérêts, à ceux de ses amis, avant d'agir pour des inconnus qui ne lui en sauraient encore gré. A quoi un pays serait-il bon, je vous le demande, s'il n'enrichissait pas ceux qui l'exploitent. Autant vaudrait sans cela, cultiver la terre que gouverner un peuple. Tandis que nous avons la bride en main, menons bon train le char de l'état ; peu importe si les chevaux crèvent après que nous serons bien remisés ; ce sont des chevaux de louage, tant pis pour eux, pourquoi sont-ils des quadrupèdes ? Mais je m'élance dans le poétique et cela ne convient pas à un homme d'état de ma force. Pardonnez mes comparaisons ; je reviens. J'en étais donc à vous dire pourquoi vous avez été créé baron.

Je vous dirai d'abord que tout le monde me jetait la pierre pour avoir choisi pour gouverner un pays aussi important que le Canada, un simple marchand ; chacun prétendait que cela sentait trop la spéculation et que tout pourrait bien se terminer par une banqueroute, cette ancre de miséricorde de l'habile négociant. Nous vous avons donc fait noble pour tâcher de laver les taches d'encre dont votre habit se trouve souillé. Mais ce n'est pas tout, voici une raison beaucoup moins futile.

Nous recevons fréquemment au bureau colonial une petite feuille qui vient du Canada et qui, si ma mémoire ne me trompe point, se nomme je crois le *Fantastique*. Cette publication, que vous n'aurez sans doute pas manqué de voir vous-même, profite lâchement du nom malheureux que vos maladroits parents vous ont donné, pour vous livrer au ridicule sous toutes les formes. On y a torturé ce titre de Poulett de toutes les façons ; on n'a pas craint de vous traiter de poulet, de coq-d'inde, de poule mouillée, de volaille, de gibier, d'oison ; enfin je ne sais jusqu'à quel point s'est portée l'insolence des écrivains de cette éphémère mais dangereuse production. Nous savons que ce sont de futiles raisons ; mais nous connaissons par expérience que ces sortes de plaisanteries, lancées sans relâche contre un homme public, accoutument le peuple à rire de lui et tendent à inspirer pour son administration le plus fâcheux mépris ; or une administration comme celle à laquelle vous présidez a déjà bien assez de peine à se faire respecter par ses actes, sans que l'on donne encore des sujets de la couvrir de ridicule. J'ai fait comprendre cela à notre gracieuse reine, qui s'est décidée à vous accorder ce que je demandais pour vous, après avoir cependant fait quelques légères objections. Elle prétendait qu'elle ne voyait pas la nécessité d'ennoblir un tas d'individus dont tout le mérite consiste à mettre des entraves à son gouvernement. Pourquoi, disait-elle, ne pas créer Mr. Papineau comte, Mr. O'Connell marquis plutôt que vous qui figurâtes toujours dans les rangs de la réforme.